

ML
1711.8
.N26
B37
1913a

UC-NRLF



C 3 003 635

ML
1711.8
.N26
B37
1913a

UC-NRLF



C 3 003 635

OPERA FRANÇAIS

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS,

SOUVENIR ALBUM

SAISON 1913-1914,

PAR

G. DE BARONCELLI-JAVON,

Éditeur-Propriétaire du Journal Français, Gabriel de, 1857 1927

Éditeur-Propriétaire du Journal Français

“La Guêpe de la Nouvelle-Orléans.”



Prix de la Brochure, \$1.00.

OPERA FRANÇAIS
NOUVELLE-ORLEANS
SAISON 1913-1914

AU PUBLIC.

La Nouvelle-Orléans, par sa position géographique, occupe une place dont ses habitants peuvent être fiers à juste titre.

Située sur les rives d'un grand fleuve, à quelques milles du Golfe du Mexique, à proximité du canal de Panama, cette ville favorisée par un climat tempéré ne peut que prospérer.

Si sa croissance a été moins rapide que celles des cités, ses voisines, il n'est pas à dire que la force de volonté de ses habitants n'arrive sous peu à lui donner vitalité et puissance.

Pour ce faire, chacun de nous doit contribuer à cette œuvre patriotique en développant dans la mesure de ses forces toutes les institutions, toutes les industries qui ont fait ou pourront faire sa gloire future.

En publiant cet "Album Souvenir" nous n'avons qu'un but : rendre hommage au talent des artistes qui, sous la direction habile de Mr Affre, jouent actuellement au théâtre français de la rue Bourbon, tout en portant à la connaissance du monde une des plus vieilles, des plus nobles institutions de la ville du Croissant.

Divisé en trois parties, cet Album contient un précis historique du théâtre depuis sa fondation en 1791 ; le cliché et la biographie des principaux artistes saison 1913-14 ainsi que le tableau des troupes qui se sont succédées sur notre premier temple Lyrique depuis sa construction en 1859.

On a dit et répété mille fois, avec beaucoup de raison que le théâtre est non seulement pour la conservation de notre idiome une institution indispensable mais tout aussi bien une gloire pour notre ville. Si tel est le cas, nous faisons des vœux pour que ce travail porte des fruits en Louisiane, pays où de tout temps le peuple s'est passionné pour les grands gestes, une musique pleine de sentiment, de couleur et de vie, ingénieuse et charmante.

Ceci dit et comme dernière marque de respect : —A la charmante épouse de l'impresario qui a réussi au milieu des plus grandes difficultés à composer, cette année, une troupe de véritables artistes, nous dédions cet opuscule.

J. G. DE BARONCELLI.

Nouvelle-Orléans, 8 Décembre 1913.

745661

Le Théâtre Français en Louisiane.

Cette institution essentiellement française fondée en 1791 est, pour ainsi dire, la seule qui ait survécu à la débacle, au cataclisme serait mieux le mot qui a emporté les uns après les autres, tous les monuments élevés depuis deux siècles, par nos compatriotes sur les bords du Mississipi à la gloire de la France.

L'histoire du Théâtre Français à la Nouvelle-Orléans est des plus intéressantes à tous les points de vue, elle est intimement liée au développement progressif d'une ville où le sentiment du beau est inné dans le cœur de ses habitants.

SES COMMENCEMENTS.

Le Spectacle de la rue St. Pierre.

Une troupe de comédiens, sous la direction de Mr. Louis Tabary, fit pour la première fois son apparition à la Nouvelle-Orléans en 1791.

Les nouveaux arrivés qui, pour la plupart étaient d'assez bons artistes, donnèrent en débarquant des représentations ici et là, tantôt dans un logis, tantôt dans un autre sous une tente, bien souvent en plein air, puis fatigués de cette vie errante, fixèrent définitivement leurs pénates rue St. Pierre, entre Bourbon et Royale, au premier étage de la maison qui porte aujourd'hui le numéro 716.

Les habitants d'une ville qui comptait tout au plus à cette époque 5000 habitants, et dont le revenu annuel ne dépassait pas 10 mille dollars, se contentèrent jusqu'en 1808 du spectacle de la rue St. Pierre, spectacle que les chroniques de ce temps désignent parfois sous le nom de comédie. Le rez-de-chaussée de cette maison devint salle de bal en 1793, pour dégénérer bientôt en un affreux tripot, véritable coupe-gorge que la police ferma définitivement en 1799.

Du spectacle de la rue St. Pierre, peu ou rien à dire, jusqu'en 1803, à moins de mentionner en passant les faits suivants : Le régisseur annonçait chaque soir avant le lever du rideau les événements de la journée. Les artistes presque tous Français et farouches démagogues, entonnèrent pendant une représentation, la "Carmagnole" et la "Ça-Ira." La police dût intervenir et le spectacle cessa pendant plusieurs jours.

Le 23 octobre, 1806, Mr. Louis Tabary, afin de complaire à l'auditoire de jour en jour plus nombreux, fit faire un parquet composé de 30 places et fermant à clef, Cette innovation valut à notre impresario salle comble pendant toute la saison.

En 1807 Mr. Terrier, qui succéda comme directeur du spectacle à Mr. Tabary, eut maintes et maintes fois maille à partir avec les autorités. Ce monsieur, très hautin

de son naturel, mécontenta et la population et les artistes par des actes qui finirent par compromettre l'avenir de la comédie.

Le 11 Mai, 1808, le conseil de ville de la Nouvelle-Orléans ayant reçu de plusieurs habitants certaines communications qui indiquaient, à n'en pas douter, que la salle de spectacle menaçait ruine, passa les résolutions suivantes :

Vu qu'il s'est écoulé un laps de temps considérable depuis la visite qui a eu lieu à la salle de spectacle de la rue St. Pierre, et qu'un grand nombre de personnes ont des craintes relativement à la solidité de cette salle, le conseil arrête que Monsieur le Maire sera prié de donner des ordres pour que des experts soient nommés afin de constater si le public peut se rendre au spectacle de ladite salle sans crainte du côté de sa solidité. Signé, Charles Trudeau, président du conseil.

Le 15 Mai, le maire et trois membres du conseil, après s'être rendu compte du bien fondé des réclamations ordonnèrent au ditecteur d'avoir à réparer la salle sans plus de retard.

Le spectacle de la rue St. Pierre fut discontinué vers la fin de l'année 1807, à la suite d'une bagarre entre gens appartenant à la lie du peuple et quelques membres de la police.

A la suite de cet incident pénible, un syndicat indépendant décida de construire sur l'emplacement occupé par le spectacle un théâtre qui offrit plus de sécurité à la société.

La Nouvelle-Orléans a eu quatre théâtres; le Théâtre St. Pierre situé rue St. Pierre au premier étage de la maison qui porte le No. 716. Durée, 1791-1810.

Le Théâtre St. Philippe, rue St. Philippe. Une école publique a été bâtie de nos jours sur l'emplacement de ce théâtre qui de 1807 à 1832 fut le rendez-vous de l'élite de notre population.

Le Théâtre d'Orléans ouvert au public le 30 Novembre 1809 dura jusqu'en l'année 1866 époque où il fut détruit par un incendie.

Le Théâtre de la rue Bourbon fut construit en 1859 d'après les plans de l'architecte Gallier.

Théâtre St. Pierre.

Le nouveau théâtre ouvrit ses portes le 14 septembre 1808. On joua en cette occasion, devant une salle comble, un mélodrame en 3 actes, orné de tout son spectacle, intitulé "Le Prince Tekely, ou le Siège de Montgatz", qui fut suivi par "Le Secret", opéra nouveau en un acte.

Les chroniques du temps, qui nous parlent de cette représentation de gala, disent que Mr. Douvilliers, un artiste de talent, fut fréquemment applaudi par un brillant auditoire, qui admira les marches, combats, évolutions militaires on ne peut mieux exécutées par des acteurs de premier ordre. Le lever du rideau eut lieu à 7 heures précises.



Théâtre St. Pierre de 1791 à 1810.

Ce théâtre, fondé par une compagnie d'amateurs sous la gérance de Mr. St. Just, fut vendu à l'encan le 28 décembre 1810, sous la surveillance de Messieurs Tricou, Bonamy et Guibert, nommés commissaires par les actionnaires-propriétaires le 26 décembre de cette même année. Un seul des actionnaires s'était opposé à la vente, dont les termes furent fixés à six mois de crédit.

Théâtre St. Philippe.

Une compagnie construisit, à la fin de l'année 1807, le Théâtre St. Philippe entre Royale et Bourbon, sur l'emplacement où se trouve de nos jours l'école de ce nom. Le théâtre coûta aux actionnaires une somme ronde de 100 mille dollars.

Le samedi, 30 janvier 1808, Mr. Louis Tabary, qui fut nommé directeur, ouvrit les portes en donnant une représentation de gala, où on joua "Les Fausses Consulta-

tions", comédie en un acte et en prose, suivie "d'Une Folie", opéra comique en deux actes, paroles de Bouilly, musique de Mehul.

Cette même année, à la suite d'une altercation avec le maire de la Nouvelle-Orléans, M. Tabary fut obligé de fermer momentanément les portes du théâtre, au grand mécontentement de toute la population.

Le théâtre ouvrit de nouveau le 4 juin, avec Mr. Laroque comme contrôleur et Mr. Daudet comme régisseur. On joua en cette occasion une pièce des plus attractives, intitulée "l'Exilé en Sibérie", au bénéfice d'une famille en détresse.

La direction annonçait définitivement, quelques jours plus tard, l'ouverture du théâtre, ainsi qu'il suit :

"Dimanche prochain, 11 juin, les artistes sociétaires du Théâtre St. Philippe donneront une première représentation de "la Résurrection de St. Philippe" ou "le Petit Bonhomme Vit Encore", folie en un acte, suivie du "Jugement de Midas", opéra en trois actes."

Pour celui qui a suivi, comme nous, la fortune de ce théâtre, le programme ci-dessus paraîtra assez original et peu fait pour représenter l'image de la fortune assez boiteuse, parole d'honneur, qui devait présider par la suite à ses destinées.

Quoiqu'il en soit, et pour ne point interrompre notre récit, disons que le 27 septembre, les acteurs formaient une société qui leur permit pendant quelque temps de donner alternativement des représentations au Théâtre St. Philippe et à l'ancien Théâtre St. Pierre.

La désunion qui se mit dans le camp des promoteurs de cette idée assez bizarre fit non seulement avorter cette entreprise dont les résultats furent négatifs au point de vue financier, mais causa peu à peu la ruine définitive du Théâtre St. Pierre, dont l'existence cessa vers la fin de 1810, comme nous l'avons déjà dit.

Le Théâtre St. Philippe pouvait contenir 700 personnes. Le prix des places fut fixé à 7 piastres pour huit représentations. Il se composait d'un vaste parquet et de deux rangs de loges.

Ce théâtre était fréquenté par l'élite de la population, qui ne manquait jamais d'assister aux représentations de gala qu'il était coutume à cette époque de donner fréquemment au profit d'une œuvre charitable.

De 1810 à 1814, le Théâtre St. Philippe continua à attirer le meilleur monde, quoique le Théâtre d'Orléans, dont nous parlerons bientôt, fit déjà tous ses efforts pour augmenter une réputation qui bientôt devait s'étendre dans tous les Etats-Unis.

Le 15 Septembre 1810, on représenta sur le Théâtre St. Philippe, avec la coopération entière des anciens artistes du Théâtre St. Philippe, "l'Anglaise à Bordeaux", très jolie comédie qui eut un immense succès.

A cette même date, Mlle Fleury débitait avec beaucoup de grâce, devant un auditoire des plus choisis, un très joli récitatif, intitulé "Parlez pour nous."

Ce fut sur le Théâtre St. Philippe que les dames d'un corps de ballet, engagées à grands frais par la direction dansèrent pour la première fois un menuet, et plusieurs autres danses très en vogue alors.

C'est encore sur le Théâtre St. Philippe que nous voyons à la fin de l'année 1814 se dérouler une scène des plus émouvantes et des plus pathétiques.

Le capitaine d'un voilier arrivé pendant la journée du 7 Décembre, entrant le soir au théâtre, annonça à quelques amis le retour en France de l'Ile d'Elbe, de Napoléon Ier. Cette nouvelle sitôt connue provoqua une manifestation en faveur du plus grand général de ce temps. La représentation fut interrompue par les cris "Vive Napoléon," "Vive l'Empereur," et ne put reprendre son cours que bien longtemps après.

Une des meilleures représentations données au Théâtre St. Philippe, et dont nous avons pu retrouver le programme, fut annoncée ainsi qu'il suit par les journaux d'alors.

"Aujourd'hui, mercredi, 4 juillet, 1810, jour de l'anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, abonnement généralement suspendu au bénéfice des malheureux incendiés :

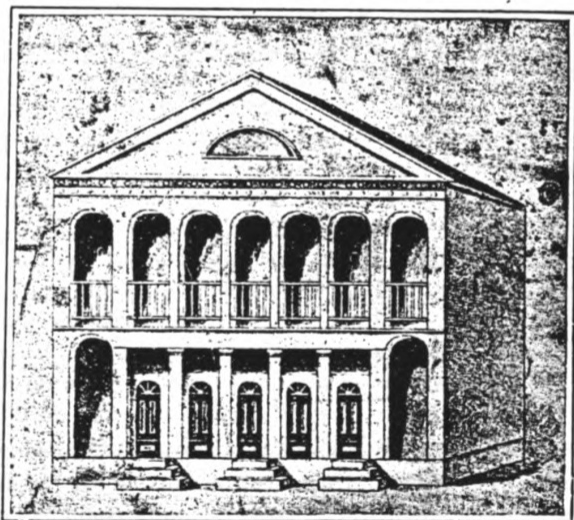
Une première représentation de l'indépendance Américaine, "Hommage à la mémoire de Washington," pantomime en deux actes, ornée de tout son spectacle.

Cette pièce sera précédée "des Folies Amoureuses;" comédie en 3 actes et en vers de Régnard."

Comme explication au programme ci-dessus, voici ce que nous trouvons dans un écrit de cette époque:

Le 1er juillet 1810, un feu avait éclaté dans le quartier le plus peuplé de la Nouvelle-Orléans, détruisant 25 maisons, tout en causant des pertes matérielles estimées à 25 mille dollars.

L'année précédente, Mr Desforges, un acteur de théâtre, avait composé une



Théâtre St. Philippe de 1807 à 1832.

musique pour orchestre, intitulée, "Marche du Président Madison," qui obtint un véritable succès.

L'année 1816 fut pour le Théâtre St. Philippe une année exceptionnellement heureuse, saison brillante s'il en fut dans laquelle les acteurs se partagèrent de nombreux lauriers.

Les directeurs d'alors, comme on le voit, ne reculaient devant aucune difficulté pour plaire à leurs clients; ils s'occupaient même des détails avec un amour de l'art d'autant plus à admirer que le théâtre de nos jours dédaigneux du style, des idées et de l'art ne vit plus que de surprises, de trucs et de ficelles.

Le théâtre St. Philippe, altéré en 1821 pour permettre à une troupe équestre de donner des représentations, fut occupé en 1832 par une compagnie d'acrobates. Il devint par la suite une salle de bal mal fréquentée connue de tous sous le nom de "Washington Ball Room," qui, après une existence éphémère, dût fermer ses portes. L'Ecole St. Philippe occupe aujourd'hui l'emplacement exact du théâtre qui jadis eût de très beaux jours.

Théâtre d'Orléans.

La construction du Théâtre d'Orléans fut commencée dans les premiers jours de l'année 1809 sous la direction de Mr. Lacarrière Latour, architecte.

Le 25 novembre, la compagnie organisée au capital de 80 mille dollars, dans le but d'ériger un théâtre digne de l'importance que la ville acquérait de jour en jour, confia ses intérêts entre les mains de Messieurs Fortin, Lanusse, Tricou, Montégut (père) et Bonamy, nommés commissaires à cet effet.

Cette entreprise théâtrale, si nous nous en rapportons à une annonce cueillie dans le *Moniteur de la Louisiane*, journal français fondé à la Nouvelle-Orléans en 1794, fut conduite dès le principe avec le plus grand soin. Rien ne fut épargné pour lui faire rapporter de bons revenus. Voici l'annonce :

"Le corps de logis, les magasins, et toute la partie de l'édifice qui fait face à la rue Ste Anne sont à louer pour le 17 janvier 1811. Pour tous renseignements s'adresser à Mr Bonamy, l'un des commissaires."

La première représentation au théâtre d'Orléans eut lieu le 30 novembre 1809. On y donna pour la première fois une comédie en un acte, intitulée "Pataqués," dans laquelle Mr. Daudet, un acteur de renom, remplit le principal rôle.

Au mois de décembre, on donna plusieurs représentations qui avaient été déjà rendues avec quelque succès sur le théâtre St. Pierre, entr'autres "Roméo et Juliette," opéra dont l'administration rehaussa la production par de très beaux effets scéniques.

Ce théâtre, après avoir eu des hauts et des bas, sans pourtant arriver à enrichir ni à appauvrir ses actionnaires, fut complètement détruit par un incendie en 1813. John

Davis pria tout aussitôt l'architecte Thibaut de le rebâtir au coût de 80 mille dollars. Cet édifice, d'ordre dorique, eut un parquet, deux rangs de loges, des galeries, et des loges grillées, destinées à être occupées par des personnes en deuil qui, sans être vues, pouvaient jouir tout à leur aise du spectacle.

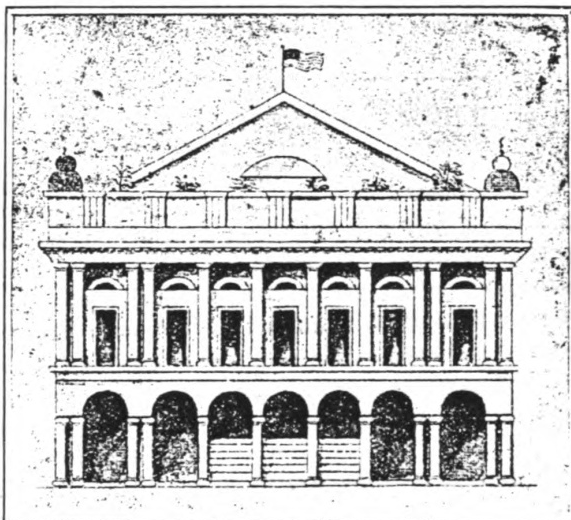
John Davis employa à la construction du théâtre un procédé nouveau à cette époque en Louisiane, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte par le prospectus qu'il adressait au lendemain de l'incendie aux habitants de la ville.

Dans ce prospectus John Davis annonce qu'il vient d'acheter des actionnaires du théâtre les débris de cet édifice. Son intention est de faire venir d'Europe des acteurs de premier ordre, des costumes et des décorations. Il compte sur les idées libérales du public éclairé de la Nouvelle-Orléans pour conduire à bien cette entreprise dispendieuse.

Pour arriver à ce but, il propose un moyen inusité encore en Louisiane, mais très connu en Europe ; l'établissement d'une *Tontine*. Les actions, émises à 150 dollars chacune, formeront un capital de 70 mille dollars.

John Davis fera valoir la salle pour son compte pendant cinq ans ; après ce laps de temps révolu la salle sera remise aux actionnaires, avec décorations, costumes, partitions, musique, etc., etc. A partir de ce moment, les actionnaires l'affermèrent ou la régiront à leur choix.

Les rentes devront être réparties entre les actionnaires suivants, qui, pour recevoir leur dividende, seront tenus de fournir un certificat de vie de l'individu sur la tête duquel l'action est placée. Lorsque le nombre sera réduit à dix la salle leur appartiendra.



Théâtre d'Orléans de 1809 à 1866.

Pour faciliter les paiements, le soussigné recevra des billets endossés à 4, 8 et 12 mois. Il fera assurer la salle, et les frais d'assurance seront à sa charge.

John Davis ayant reçu plusieurs lettres le priant d'éclaircir son projet, répondit par la voix des journaux : Il y a plusieurs sortes de tontines ; dans la présente le capital n'est pas un fond perdu. Au bout de cinq ans les actionnaires perçoivent les rentes qui s'accroissent en raison des décès, le capital demeure aux dix derniers survivants.

Le théâtre ferme pour rouvrir au mois de novembre avec la permission du maire qui ordonne que de ce jour les représentations commenceront à 6 heures P. M. Mr. Laroque est chef d'orchestre.

En 1813, les représentations cessent jusqu'en 1816.

On donnait parfois au théâtre d'Orléans, dans la même soirée, soit un opéra et un vaudeville, soit une comédie et un drame, et vice versa.

Le public, bon enfant, applaudissait presque toujours. C'était le commencement de l'âge d'or de la Nouvelle-Orléans, on arrivait au spectacle le coeur content pour se retirer le sourire sur les lèvres.

Cet état de choses dura jusqu'en 1825, époque de la venue du général Lafayette à la Nouvelle-Orléans.

Le 24 avril 1825, on donna à ce théâtre une représentation en honneur du général.

A la sortie du théâtre, le général fut salué par les bravos d'une foule enthousiaste. Le gouverneur de la Louisiane, et Mr. J. Roffignac, maire de la ville, lui servirent d'escorte.

L'opéra français date véritablement de l'année 1840. Il y avait eu jusque-là des tâtonnements. Les directeurs ne se frayaient la voie au succès qu'au milieu des plus grandes difficultés. En 1840, tout change avec la venue de Nourrit et le réengagement de Julie Calvé.

Théâtre Italien.

Quatre théâtres datent de l'année 1840.

Le théâtre italien situé au No 106 de la rue Nouvelle Levée, le théâtre allemand construit par un syndicat rue des Magasins. Quant au théâtre de la rue St. Charles qui avait ouvert ses portes le 30 novembre 1835, il fût complètement détruit par un incendie en 1842 ; pertes matérielles 200 mille dollars. Le théâtre des Variétés fut également détruit par un incendie en 1854 ; pertes matérielles 75 mille dollars.

De 1840 à 1845 le théâtre italien est très fréquentée par la population. Mlle Amélie Ricci, une artiste de talent, qui en était alors l'âme dirigeante, joua en 1845 sur le théâtre d'Orléans.

N.B. Par ordonnance de police les esclaves auxquels le théâtre était défendu, se réunissaient tous les dimanches après dîner dans une place publique, et là sous la surveillance d'un détachement de la garde de la ville dansaient jusqu'au coucher du soleil.

Deux duels célèbres.

Les directeurs du théâtre d'Orléans se firent de tout temps un point d'honneur de choisir comme artistes la fine fleur du talent et de la beauté.

Mmes Calvé, Fleury-Joly, Pretty Baille, Milles Soto, Bourgeois, etc, dont les chroniques de l'époque nous ont laissé un portrait des plus flatteurs sont là pour prouver la vérité de notre assertion. Rien de plus charmant, nous dirons même rien de mieux si ces dames n'avaient bien souvent soulevé sur leur passage des passions mal comprimées.

Bref, il arriva dans le cas qui nous occupe ce qui arrive infailliblement dans une société où la jalousie et l'égoïsme se tendent parfois la main pour détruire la fleur qui ne se donne pas entièrement et sans réserve. Témoin l'incident suivant que nous choisissons au hasard au milieu de tant d'autres.

Au commencement de l'année 1858, deux artistes du plus grand talent se partageaient l'attention du public, la saison quoique cela se serait écoulée paisiblement si Mlle Bourgeois n'avait prié Mme Pretty Baille de jouer dans *Galathee*, à l'occasion de son bénéfice, un rôle qu'elle (Mlle Bourgeois) aurait dû confier, tout au moins par galanterie, à Mme Colson.

Cette action fut le point de départ de chuchotements et invectives de la part des habitués du théâtre, chuchotements invectives qui dégénérèrent le soir de la représentation en applaudissements d'un côté et sifflets de l'autre.

Le lendemain, deux jeunes gens du meilleur monde, Messieurs Bozonier et Gaston de Coppens se battaient au sabre à l'ombre des chênes verts du Parc.

Quelques jours plus tard Mr. Emile Hirriart, rédacteur du journal *Le True Delta*, ayant condamné dans un article resté célèbre la conduite de certaines gens qui, selon lui, donnaient aux actrices plus de temps qu'à leur famille, Mr. Placide Canonge et F. Locquet, facteur de coton, lui envoyaient leurs témoins. Deux duels se succédèrent tout aussitôt à peu d'intervalles. Si Messieurs Canonge et Hirriart se battirent au pistolet sans résultat, Mr. Locquet tombait le lendemain transpercé au cœur par la balle de son adversaire. Cet incident jeta un sombre reflet sur la vie de Mr. Hirriart.

D'après des renseignements fournis par un ami intime qui occupait une chambre voisine de celle de Mr. Hirriart, le sommeil de cet homme aurait été après ce duel hanté par des cauchemars et des visions accompagnées d'éjaculations. Le malheureux se serait bien souvent écrié dans le paroxysme de la démence : "Descends dans la tombe, vil manant, ne viens pas m'importuner (ici une épithète impossible à rendre) si je t'ai tué, tu l'avais bien mérité."

Ces duels étaient si fréquents que la Législature finit par les interdire. Peine perdue, la jeunesse se souleva, et ne fut contente que lorsqu'elle eût, par des efforts surhumains, obligé la Législature à abroger la loi.



ÉCROULEMENT PARTIEL DU THÉÂTRE D'ORLÉANS.

Il est des événements douloureux dans l'histoire dont le souvenir est appelé à se perpétuer de générations en générations. Telle est la catastrophe dont nous relatons ici les principales phases, catastrophe qui faillit mettre en deuil toute notre population.

Si nos lecteurs veulent bien rétrograder de quelques années en arrière, nous les conduirons au 27 février de l'année 1854; on jouait ce soir-là au théâtre d'Orléans un vaudeville, Mr. Carrier, premier comique, était en scène. La salle était comble, toute la société s'étant fait un devoir d'assister au bénéfice de l'acteur que nous venons de mentionner; bref, et au grand mécontentement du public la représentation allait son cours, quand. . . au grand effroi de Mr. Carrier qui faillit s'évanouir et de tout l'auditoire, les loges latérales des secondes et des troisièmes (occupées par des gens de couleur) s'écroulèrent sur les premières. Comme on suppose, une panique effroyable résulta de cet incident imprévu qui coûta la vie à plusieurs personnes, entre autres Messieurs Fergus Tolédano et Florian Malus.

Parmi les blessés, citons Messieurs Wm. Barbarin, Henri Boulogny, E. Michel, Mesdames Lafon, Georges Pollock, E. Deléry et Gaston Blache.

Au dire des experts d'alors cette lamentable catastrophe eut pour cause: 1^o La mauvaise qualité de fer employé pour former les tringles. 2^o Le mode d'adaptation des tringles à la voûte.

La venue de Lola Montes à la Nouvelle-Orléans date du mois de janvier 1853. Elle était engagée par le directeur du théâtre des Variétés. Ses débuts sur ce théâtre sont marqués par une escapade qui aurait coûté à tout autre artiste sa position, et qui valut à cette aventurière les bravos de l'auditoire.

Voici ce que nous lisons à ce sujet dans la presse de cette époque: "Au premier acte Lola Montes s'étant imaginée sans raison qu'elle avait des opposants dans la salle, marche droit au public et d'une voix ferme: Mesdames, Messieurs, si je dois rencontrer une cabale ici, qu'elle se manifeste, et je quitterai la scène." Cette apostrophe ayant été suivie d'applaudissements, Lola Montes joua comme si de rien n'était dans un drame dont les journaux ne nous ont pas conservé le nom. Puis s'avancant une seconde fois sur le devant de la scène, cette femme remercia le public de l'accueil fort poli qui venait d'être fait à une "humble étrangère".

Le 12 février 1853 Lola Montes fit ses débuts au théâtre d'Orléans dans "Le Piano de Berthe," vaudeville en 1 acte de Barrière, "Mlle de Sciglière," de Sandeau. L'actrice et la danseuse furent couvertes littéralement de fleurs. Ce fût pire encore lorsqu'elle eut exécuté avec une merveilleuse agilité un grand pas hongrois, et la danse espagnole connue sous le nom de 'Zampateado,' le théâtre résonna pendant plus de 20 minutes des applaudissements frénétiques de l'auditoire en délire. Un contemporain nous dit que le visage charmant de Lola Montes était une des plus jolies choses que la nature avait faites.

Quatre artistes applaudis par les néo-orléanais.



Lola Montes--Théâtre d'Orléans, 1873.



Julie Calvé — Théâtre d'Orléans, 1837.



Mme Ambre—Théâtre de l'Opéra, 1880.



Mr. Tournier—Théâtre de l'Opéra, 1880.

Le bruit court le 10 janvier de cette année que Lola Montes s'est suicidée; tout renseignement pris, la rumeur est fautive. Comme il n'y a pas de feu sans fumée, on apprend que la servante de cette femme a voulu la faire arrêter pour dette et que la police s'est conduit vis-à-vis d'elle d'une façon fort brutale.

Lola Montes créée comtesse de Lausfeld par un souverain, protégée par les uns, conpuee par les autres, vécut toute sa vie d'expédients. Certains auteurs disent qu'elle est née en 1818 à Séville d'un père Espagnol. Suivant son dire elle aurait vu le jour à Limerick, Ecosse, en l'année 1824.

Pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans, elle fit la connaissance d'un Canadien-Français nommé 'Jones' qui se fit humblement l'entremetteur de ses succès dramatiques.

Le mois de février de cette année est marqué par une recrudescence de plaisirs artistiques. Gottschalk et Ole Bull—le premier un pianiste des plus distingués auquel nous devons plusieurs compositions remarquables. Le second, un violoniste non moins célèbre, donnent des concerts très suivis.

Quelques mois avant, Mr. Pierre Davis avait cédé la direction du théâtre à Mr. Charles Boudousquié, un ancien notaire, un homme du meilleur monde, très bien vu dans la société. Ce Monsieur commence par donner à ses pensionnaires huit mille dollars de plus que les directeurs qui l'ont précédé.

Devant la porte au théâtre une grande affiche annonce au public que le contrôleur ne fera dorénavant plus de crédit. Mr. Boudousquié qui avait pendant l'été complètement réparé le théâtre en avait confié les décorations au peintre Develle.

"A la cola el veneno," à la queue le venin, dit le proverbe. J'y obéis en plaçant ici quelques observations indispensables.

La jeunesse d'alors, très à cheval sur les questions d'honneur, ne l'était pas moins sur certaines autres.

Elle se battait entre elle à qui mieux mieux pour les beaux yeux d'une femme, comme nous en donnerons les preuves plus tard, sans s'occuper du bien ou du mal que ces actes extravagants pouvaient semer sur sa route. Pour un mot, pour un rien on lançait le gant à son adversaire. Aujourd'hui, tout est bien changé, la course aux dollars ne permet plus de repos, c'est tant, rien de plus, à prendre ou à laisser. Eh bien, tout considéré, nous préférons de beaucoup l'âge de la galanterie avec tous ses défauts.

Avant de terminer, quelques mots sur les concerts de Mme de Lagrange et de Mlle Picolomini qui chante au théâtre d'Orléans dans "Il Trovatore." Ces deux artistes, dont on doute tout d'abord, attirent bien vite à elles les applaudissements des connaisseurs. "Il Trovatore," qui devait, selon certaines gens, être la roche tarpéienne de Mlle Picolomini devient comme le piédestal sur lequel elle établit sa renommée.



Théâtre de l'Opéra.

L'année 1859 peut être considérée comme une des plus mémorables dans les annales du théâtre français à la Nouvelle-Orléans. Deux événements relativement de peu d'importance contribuent à ce dénouement inattendu. Le théâtre d'Orléans est vendu. Mr. Parlange qui s'en rend acquéreur ne peut s'entendre avec Mr. Ch. Boudousquié au sujet du prix de la location.

Mr. Ch. Boudousquié, homme d'affaires avant tout, forme tout aussitôt une compagnie, qui, d'après une charte passée devant A. Boudousquié, notaire, le 4 mars 1859, s'engage à construire un théâtre où les oeuvres des meilleurs compositeurs seront représentées. Le capital de la compagnie fût fixé à cent mille dollars divisé en 200 actions de 500 dollars chacune dont un quart devait être payé comptant et la balance en billets.

La direction et le contrôle des affaires de la compagnie furent confiés à l'unanimité des votes des actionnaires à un Conseil de Direction composé ainsi qu'il suit : Geo. Urquhart, Evans J. McCall, Charles Kock, Gustave Miltenberger, E. Roman, C. Fellowes, Ch. Roman, Léon Queyrouze, Adolphe Schreiber.

Mr. Rivière Gardère, président de la compagnie, ainsi que les membres de la direction, furent autorisés à acheter ou à louer un terrain sur lequel le théâtre serait tout aussitôt construit. Agissant comme président de la compagnie, Mr. Gardère signa, le 9 avril 1859, un contrat avec Messieurs Gallier et Esterbrook, ingénieurs des plus distingués. Ces messieurs s'engageaient dans ledit contrat à élever au coin des rues Toulouse et Bourbon le magnifique théâtre qui existe de nos jours.

125 ouvriers travaillèrent jour et nuit à l'érection de ce théâtre, qui commencé dans les premiers jours de juin fût entièrement achevé au mois de novembre 1859. Afin de permettre aux ouvriers de poursuivre leur tâche pendant la nuit, les autorités avaient permis à Mr. Villavaso, agent des contracteurs, d'allumer de grands feux dans les rues Toulouse et Bourbon.

Le 28 novembre, Mr. L. H. Pilié, voyer de la ville de la Nouvelle-Orléans, donnait un certificat constatant qu'ayant surveillé avec soin la construction du nouveau théâtre, il était convaincu de sa solidité.

Le théâtre, tel que nous le voyons, coûta la somme de \$118,500.

Un bail signé le 12 avril entre les membres de la direction d'une part et Mr Charles Boudousquié de l'autre, donna à ce dernier l'usage de ce bel édifice pour une période de quatre ans. Tel est l'origine de l'Opéra Français actuel qui, comme nous le verrons par la suite, a passé depuis cette époque par des vicissitudes de fortune très variées. Le théâtre peut contenir 2800 personnes en temps normal, les jours de représentations de gala de 3,000 à 3,700 spectateurs peuvent prendre place aisément dans son enceinte.

L'ouverture du premier temple lyrique du Sud fût saluée par la presse avec la plus vive joie.

Les intérêts de la compagnie qui s'était formée pour l'exploiter furent vendus judiciairement en 1873 par le shérif à Mr. Placide Canonge pour une somme de \$40,500.

Ce Monsieur, qui agissait pour le compte d'un syndicat, transféra peu après ces mêmes intérêts à la Compagnie d'Assurance des Marchands qui possédait une hypothèque sur la propriété.

En 1889, la Compagnie d'Assurance des Marchands, aujourd'hui défunte, vendit à son tour au "French Opera Association" tous les droits qu'elle possédait sur ce théâtre pour une somme de \$50,000. Depuis lors cette association a dépensé près de 300,000 dollars afin de maintenir dignement le temple lyrique de la rue Bourbon. Quoique cela, et pour des raisons assez difficiles à comprendre au premier abord, les actions qui valaient en 1889 \$250 valent tout au plus aujourd'hui de \$150 à \$200.

Avant de terminer ces quelques lignes, deux mots sur M. J. Gallier qui, de concert avec Mr. Esterbrook, construisit l'Opéra Français. M. Gallier naquit le 25 septembre 1827, à Huntingdon, Angleterre. En 1850, il s'établissait à la Nouvelle-Orléans, où il eut bien vite acquis une renommée des plus enviables comme architecte. Mr. Gallier mourut en 1868.



1859.

Théâtre de l'Opéra.

1914.

OUVERTURE DU THÉÂTRE.

Les portes du théâtre de l'Opéra s'ouvrirent le 2 décembre 1859. En cette occasion mémorable l'opéra de "Guillaume Tell" fut donné devant un auditoire composé de la fleur de notre aristocratie créole qui ne marchandait pas à Mlle Feitlinger, 1ère chanteuse légère, ses applaudissements. Le 3, la direction offrait à ses abonnés, "La Tour de Nesles," avec Lutaut, Alhaiza et Mme Melchisedec.

Le 5, Mme St. Urbain jouait dans "Il Trovatore;" on admira beaucoup sa voix, Quant à Mr. Escarlata, fort ténor de grand opéra, il devint du jour où il se montra sur la scène l'idole du public. Cet artiste, au dire des critiques, possédait une puissance de voix inouïe, un talent remarquable comme musicien.

On donne successivement "La Fille du Régiment," "La Dame aux Camélias," plusieurs grands opéras, vaudevilles et drames très appréciés. La troupe est composée ainsi qu'il suit: Mr. Mathieu, 1er ténor; Mr. Escarlata, ténor de grand opéra; Petit. 2ème ténor; Melchisedec, baryton; Genebrel, 1ère basse; Vaulair., 2de basse; Mme St. Urbain, falcon.

La troupe qui joue cette année au théâtre d'Orléans ne le cède en rien à celle que nous venons de voir défilé sur la scène du nouvel opéra.

Mr. Canonge a tenu à bien faire les choses. Il a engagé des artistes d'un véritable talent, tels que Philippe et Bourdais, comme 1er et 2d ténors, Mme de Latournière comme 1ère chanteuse, Mmes Dalmont, de Bleye, Julian complètent la liste honorablement. Le corps de ballet qui comprend 17 danseuses et 9 danseurs est admiré dans le "Boulevard de Venise," ballet en deux actes, Mlle C. Thelin et A. Galletti font les délices des habitués.

La saison 1860-61 fut on ne peut plus brillante pour le théâtre de l'Opéra.

Les artistes engagés par Mr. Boudousquie arrivèrent à la Nouvelle-Orléans le 26 octobre, quoique cela, et à cause des élections l'ouverture n'eût lieu que le 8 novembre.

La direction donna le jour de l'ouverture "Le Barbier de Séville," avec Mme Faure dans le rôle de Rosine. Puis, "La Favorite," avec Mmes Lacombe et Genebrel, et "Il Trovatore." On joua ensuite plusieurs drames et vaudevilles, tels que "La Calomnie" et "Le Piano de Berthe" avec Carrier, 1er comique, des opéras tels que "La Juive," "Robert le Diable," etc., etc.

De janvier 1861 à mars de la même année, une étoile fait son apparition sur la scène l'Opéra. Nous voulons parler de Mlle Adelina Patti qui joua tour à tour dans "Martha," de Flotow, le rôle d'Henriette; dans "Les Huguenots," "Robert le Diable," "Charles VI" d'Halévy, "Lucie" et plusieurs autres grands opéras.





MAXIME SOUM.

Baryton de grand opéra, fit partie de la troupe Durieu 1894-95. Reçu avec honneur par le public Louisianais, il créa le rôle de Richard III dans l'opéra de ce nom.

Mr. Soum établi depuis cette époque à la Nouvelle-Orléans fonda en 1897 le "Soum's Conservatory of voice culture." La carrière de cet artiste a été des plus heureuses. Elève du Conservatoire de Toulouse, il finit ses études au Conservatoire de Paris où il obtint un premier prix.

Delmas la célèbre basse et Duc un de nos plus grands ténors étudièrent à ses côtés.

Mr. Soum jouit dans notre ville de la considération générale.

Naufrage de "l'Evening Star."

L'INCENDIE DU THÉÂTRE D'ORLEANS.

Les mois d'octobre et de décembre 1866 compteront à tout jamais dans les annales lugubres du théâtre français à la Nouvelle-Orléans.

Si le théâtre d'Orléans est tout d'abord épargné par la fatalité, si la troupe Labrunic composée de bons artistes vole de succès en succès, il n'en est pas de même de la troupe d'artistes que Mr. Paul Alhaiza, directeur de l'Opéra, a engagé en Europe. Ces artistes partis de New-York le 29 septembre à bord du vapeur "Evening Star," ne devaient plus revoir leurs foyers.

Nous nous expliquons: Une dépêche reçue le 10 apprend à notre population que "l'Evening Star" a sombré à 180 milles à l'est de l'île Tybee avec 200 passagers et 50 hommes d'équipage.

Cette nouvelle inattendue jette tout immédiatement la consternation dans la ville.

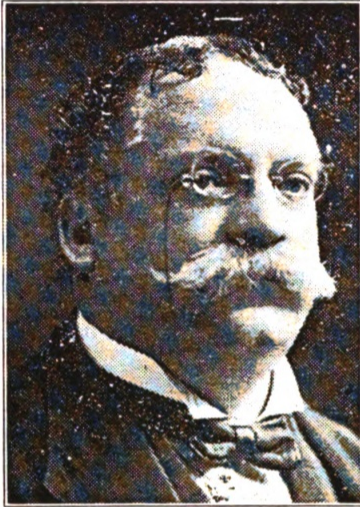
Comme un malheur n'arrive jamais sans l'autre, le bruit court tout aussitôt que deux troupes d'artistes se trouvent à bord de "l'Evening Star," une française engagée comme nous venons de le dire par Mr. Alhaiza, et l'autre américaine engagée par Mr. Bidwell, directeur de l'Académie de Musique. Tout renseignement pris, le fait est confirmé, puis démenti peu de jours après.

On ne sait que penser, lorsqu'une dépêche annonce que la goëlette "Morning Star" a aperçu en mer sept naufragés. Dès lors les nouvelles se succèdent avec rapidité. Si le second lieutenant du navire qui a atterri en Floride, écrit tout d'abord que plusieurs dames ont péri sous ses yeux, le capitaine sauvé par miracle précise, quelques jours plus tard, les événements dans une lettre que chacun se dispute.

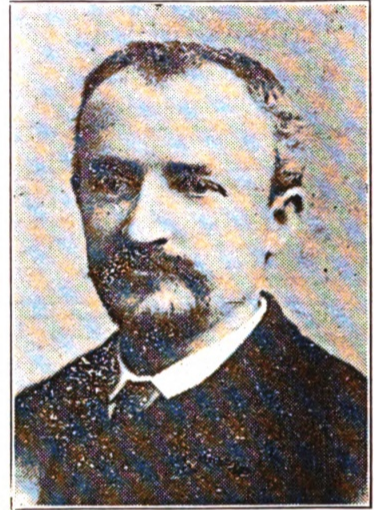
D'après cette lettre le navire avait sombré le 3 octobre, à 6 heures du soir, au milieu d'une mer en furie, d'un véritable tourbillon de vent. Une voie d'eau s'était déclarée le matin dans la cale, sans qu'il eût été possible de la maîtriser. S'il en est qui prétendent que les femmes en proie au plus grand désespoir, au plus fol égarement se seraient précipitées dans la mer après s'être débarrassées de leurs vêtements; nous avons causé avec Mr. Souza, un des derniers survivants, qui nous a dit que pour lui les femmes avaient fait preuve du plus grand courage. Voici le nombre exact des personnes qui se trouvaient à bord de "l'Evening Star": Officiers et équipage 50, passagers de cabines 166, passagers d'entrepont 53; total 278.

Des 57 artistes composant la troupe de Mr. Alhaiza, aucun ne survécut. Parmi les morts mentionnons Mr. James Gallier, architecte et Mme James Gallier sa femme, ainsi que Mr. et Mme Charles Alhaiza. Le jour où la nouvelle de ce malheur fût connue à la Nouvelle-Orléans le théâtre français ferma ses portes en signe de respect.

Le directeur de l'Opéra, Mr. Alhaiza, qui était arrivé sur ces entrefaites fût reçu à bras ouverts. En peu de jours avec le concours de plusieurs artistes il put former une troupe qui donna à l'Opéra plusieurs représentations très appréciées du public.



PROF. GEO. L. O'CONNELL,
Directeur du French Opera. Saison
1893-94.



A. DURIEU,
Directeur du French Opera. Saisons
1890-91, 1894-95.



HENRI WHERMAN

Natif de la Nouvelle-Orléans, organiste, pianiste, violoniste, chef-d'orchestre
et compositeur des plus distingués.



SECONDE PARTIE
- CLICHÉ ET BIOGRAPHIE
DES PRINCIPALUX ARTISTES
TROUPE AFFRE
OPÉRA FRANÇAIS
de la Nouvelle-Orleans,
1913 SAISON 1914.





MR. AFFRE.

Membre artistique du Grand Opéra de Paris où il a fait pendant 18 ans les délices des "dellitantes" de la Capitale. Mr. Affre qui a joué en représentation au théâtre de la Monnaie en 1898, qui s'est fait applaudir à San Francisco en 1911 dans "Guillaume Tell" est présentement directeur du French Opéra de la Nouvelle-Orléans au plus grand contentement de notre population.

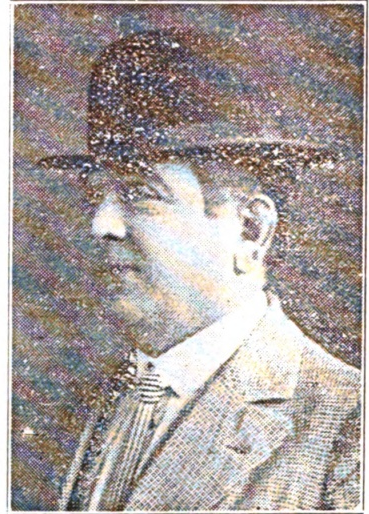


MME AFFRE

en un charmant costume porté encore aujourd'hui par les natifs de la Gaule-Méridionale.



E. DURIEU, CONTRÔLEUR.



NOÉ CADEAU,
Régisseur général d'opéra et d'opéra
comique.



LÉON JOUBERT.

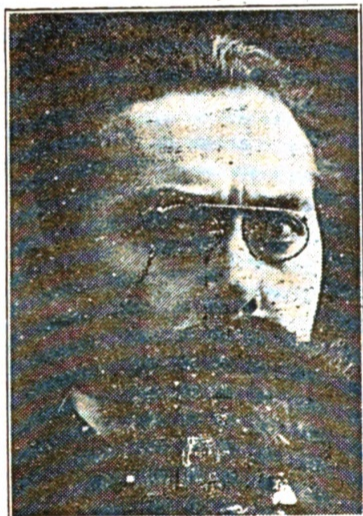
Léon Joubert, premier comique d'opérette et d'opéra-comique, premier régisseur d'opérette. Régisseur général des Théâtres de Toulouse, Reims, etc. Administrateur de plusieurs grandes tournées en France. Très aimé du public de la Nouvelle-Orléans que depuis quatre ans il amuse tout en s'amusant.



DOBBELAER,

Premier Chef-d'Orchestre.

A rempli cet emploi avec distinction pendant de longues années dans les plus grandes villes de France.



J. KUMPS, CHEF-D'ORCHESTRE.

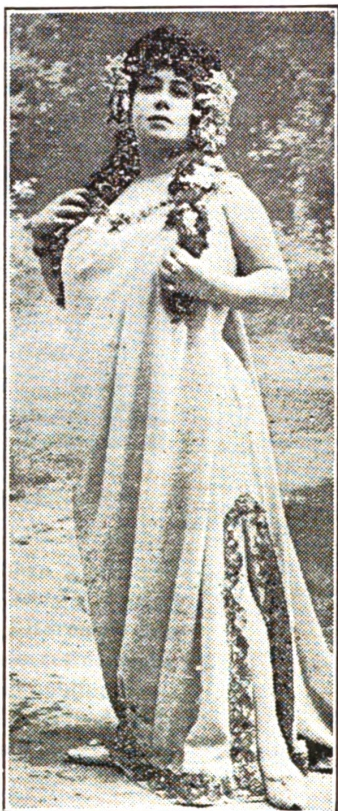
Les plus hautes distinctions au Conservatoire de Bruxelles: piano, orgue, harmonie, contrepoint, fugue. Prix de Rome en 1911.

Début: Chef-d'orchestre à Leipzig-Berlin. Saison de Grand Opéra à Bruxelles, ensuite Nouvelle-Orléans.



Mr. DEWANDELER, MAITRE DE BALLET.

Elève de MM. Sarraco et Ambrosini en 1893 au Conservatoire de Bruxelles, fut en 1904 2e Maître de Ballet puis premier maître danseur au Capitole de Toulouse et au Covent Garden de Londres.



M^{LE} DALCIA, Contralto.

A débuté au Grand Théâtre de Marseille où elle a chanté pendant trois années consécutives, 4 ans au Théâtre de la Haye. A Marseille, elle créa la mère de Louise, à Bordeaux et à Aix-les-Bains cette artiste a laissé les meilleurs souvenirs,

Dans le rôle de Dalila a été complimentée par St. Saëns en termes des plus éloquents.



DELERICK.

Notre premier ténor qui a 14 ans de de carrière à son actif, quitta tout jeune encore la faculté pour le théâtre.

Engagé depuis 8 ans sur les plus grandes scènes comme fort ténor, M. Delerick, élève de Téquy et Melchisedec, lauréat du Conservatoire de Paris, a chanté à Bordeaux, Liège, Anvers, et pendant deux ans à Toulouse.



Mlle LAVARENNE,
Chanteuse Lorraine.

A chanté à Genève à Montpel-
lier et à la Nouvelle-Orléans pendant
la saison 1911-12. Revenue dans
notre ville, cette année, cette artiste,
devenue l'idole du public, s'est
distinguée dans "Butterfly," "La
Tosca," "Sapho," etc., etc.



CARAVIA

fit ses études en Italie; débuts des plus
heureux à Toulouse. Notre basse no-
ble a trois ans de carrière.





Mlle BRIAS, Falcon.

N'a jamais été engagée une saison dans une ville sans avoir été demandée une seconde fois; a chanté à Rouen pendant 3 mois, à Lyon et à Nice.



MEZY.

Cet artiste qui fit son apparition sur notre théâtre pendant la saison 1902-1903 et revint parmi nous en 1905, a été accueilli cette année avec plaisir par notre public, Excellent baryton, apprécié en Europe, Mr. Mezy a étudié sous la direction des meilleurs professeurs.

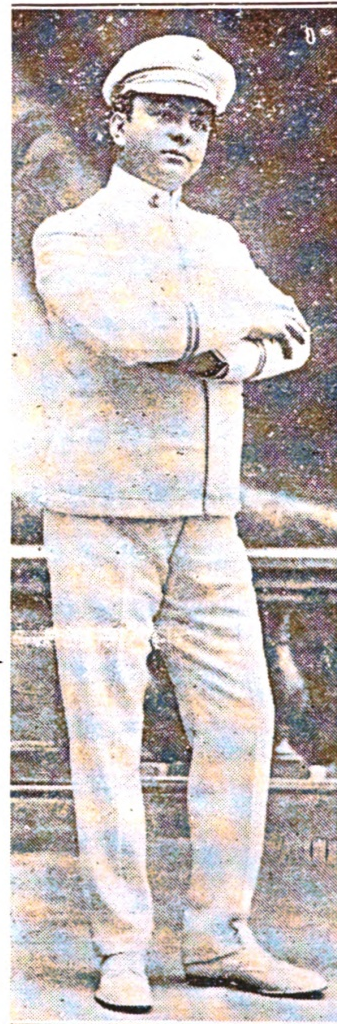




Mlle MANSE,

1re chanteuse légère d'opéra comique et d'opéra.

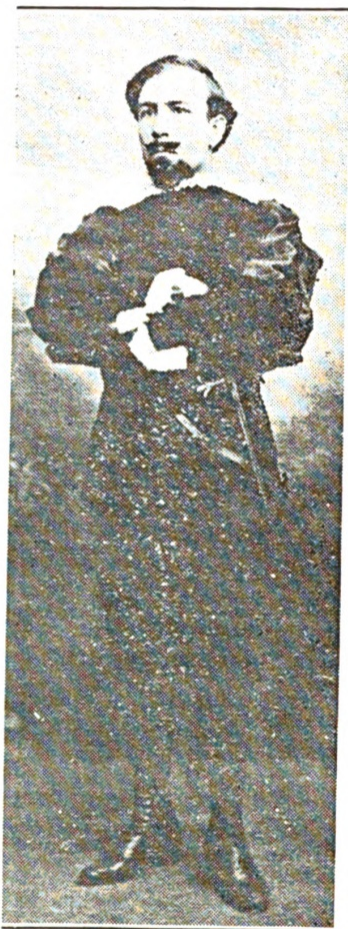
Musicienne et chanteuse du plus bel art, créatrice spéciale sur plusieurs scènes de France de "Mme Butterfly," où son talent de composition fit merveille; possède une des voix les plus jolies de soprano dont la qualité par la richesse du timbre égale l'artistique valeur de ses divers personnages.



J. COULON,

1er ténor léger d'opéra comique et de traduction.

Un de nos bons ténors d'opéra-comique, possédant une voix chaude, généreuse; créateur sur les plus grandes scènes de France de plusieurs ouvrages du répertoire lyrique, parmi lesquels "La Tosca," "Quo Vadis," "Thérèse," "La Vendetta," "Enfant Prodigue," etc.



COULON-KAIRIVA,
Baryton d'opéra comique.
Très applaudi dans tous les rôles
qu'il a remplis.



ED. BERNARD.
Première basse noble à l'Opéra fran-
çais de la Nouvelle-Orléans, Saisons
1912.13—1913-14. Administrateur gé-
néral, vingt-un ans de carrière, a chan-
té quatre ans à Anvers, puis successi-
vement au Caire, à Nice, Liège, La
Haye, Genève, Nantes, Bruxelles.



COMBES,
Baryton de grand opéra.
Voix superbe, très bon artiste, ac-
teur excellent.



LE TEMPLE,
Grand premier comique.



LEROUX.

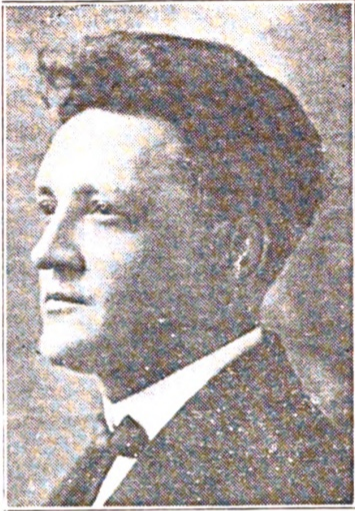
La carrière de cet artiste, qui eut "Lepers" comme professeur, est des plus heureuses. A Boulogne-Sur-Mer, où il est engagé comme 1er ténor, il est entendu par Hammerstein, qui lui signe un engagement de 3 ans. Leroux fait ensuite l'ouverture du "London Opera House," pour revenir bien tôt chanter à New York.



ZERY.

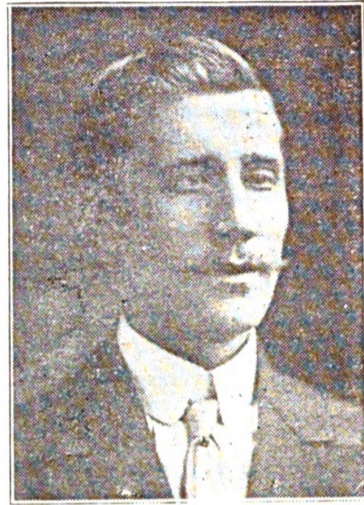
Ancienne basse-chantante, médaillé du Conservatoire de Lyon, a fait dans cet emploi la saison 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Tour à tour chanteur, comédien, régisseur de scène depuis qu'il a quitté l'emploi de basse, a su toujours s'attirer les sympathies. Partout à la fois, on ne le voit jamais on le devine.



ERNEST MOREL.

Né à Namur en 1873 fit de brillantes études sous la direction du maître Warnots et Demestre au Conservatoire de Bruxelles. Cet artiste est pensionnaire des théâtres de la "Monnaie" et de "Covent Garden".



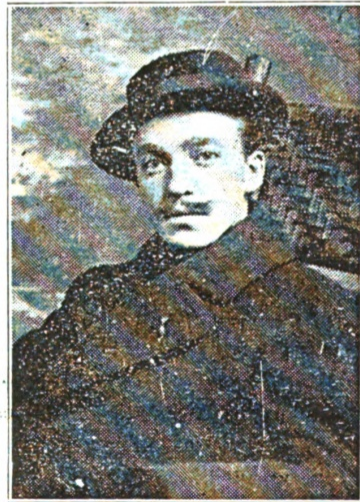
REYNS MARCEL, COSTUMIER.

Fournisseur pendant 30 ans du Grand Théâtre de Gand (Belgique); médailles or et argent; fournisseur des grands cortèges historiques; Lisbonne 1895, Liège 1904, Ostende 1905, etc., etc.; fournisseur du French Opera de la Nouvelle-Orléans, saison 1913-14.



CHARLES AUFFRET.

Né le 5 août 1865 a fait ses débuts dans la vie théâtrale à Angers (Maine-et-Loire) en 1891. Peintre décorateur.



GUILLAUME RAMPELBERGH,
 Pianiste, répétiteur,

1er prix du Conservatoire de Bruxelles, 1908.



LOUISE HELAERS.

Mme Louise Helaers, première danseuse demi-caractère. Elève d'Ambrosini au Conservatoire de Bruxelles, a dansé au Théâtre du Châtelet à Paris, Gand, Alger. Depuis quatre saisons au French Opéra de New Orleans.



THEO. ANDREA,
Originnaire de Budapest (Hongrie).
Fut applaudie dans les principales villes de France où elle débuta toute jeune



BERTHE VEILLARD,
Artiste chorégraphique; débuta toute jeune à Genève, sa ville natale. A été engagée successivement à Aix-les-Bains, Dijon, Lyons, Alger, Biarritz, Paris et à la Nouvelle-Orléans.





Mlle A. TRAVERSO,
1re danseuse noble.

Pour qui l'art chorégraphique n'a plus de mystère: a dansé sur les principales scènes d'Europe.



Mme DEWANDELER.

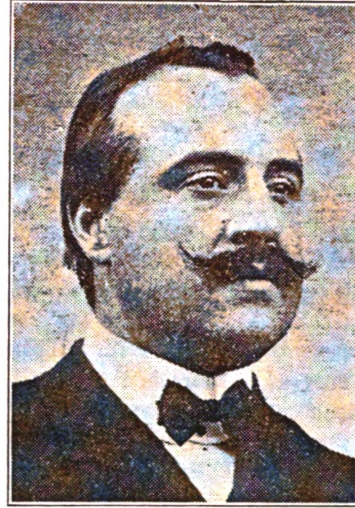
Seconde danseuse; est élève du Grand Théâtre de Marseille.





MME BAYEUX

A débuté aux Folies Dramatiques; a parcouru les principales villes de France; 10 ans au Casino de Reims; a travaillé à Paris dans les principaux "music halls" dans l'opérette à grand spectacle.



LUCIEN AGARANT.

Entré à l'âge de 7 ans au Conservatoire de Liège (Belgique); il est venu en France en 1891; 2d chef aux Ambassadeurs et à la Scala de Paris; puis chef des chœurs à l'Opéra de Bordeaux; a écrit le ballet grec de "La Belle Hélène" et la matelotte, ainsi que la valse japonaise, dansée dans "Les Filles Jackson." Actuellement répétiteur de ballet au French Opera.

Résumé succinct de la saison 1913-14.

Les mois de juin et de juillet de l'année 1913 furent mois d'anxiété pour les amis du théâtre français à la Nouvelle-Orléans.

Allions-nous avoir une saison d'opéra? telle était la question que chacun se posait sans pouvoir la résoudre.

La solution ne se fit pas attendre. Deux hommes de cœur, MM. P. Werlein et A. Breton, comprenant que les portes du premier temple lyrique du Sud ne pouvaient rester fermées et qu'il y allait en quelque sorte de l'honneur de notre ville, demandèrent à M. Affre, fort ténor, pensionnaire du Grand Opéra de Paris, de former une troupe. De cette troupe composée en deux mois, voici ce qu'on peut dire: elle contient des éléments excellents qui peuvent, sans trop de peine, nous faire passer sur des défauts assez minimes, inévitables conséquences de la hâte qu'il a fallu apporter dans sa composition.

Si les artistes ont plu au public; l'orchestre, dirigé de main de maître par M. Dobbelaer, ainsi que les chœurs et le ballet ont été de beaucoup supérieurs aux autres années.

DIRECTEURS ET PRINCIPAUX ARTISTES QUI SE SONT SUCCÉDÉS AU
THÉÂTRE DE L'OPÉRA FRANÇAIS DE 1859 A 1914.

L'incendie du théâtre d'Orléans et la guerre de sécession (deux événements des plus malheureux en eux-mêmes) n'influencèrent tout d'abord que d'une façon insignifiante les destinées du théâtre français à la Nouvelle-Orléans, comme on pourra d'ailleurs s'en rendre compte par le tableau suivant :

SAISON 1859-1860.—Davis et Boudousquié, directeurs. Mathieu, premier ténor; Ecarlate, second ténor; Petit, troisième ténor; Melchisedec, baryton; Genibrel, basse; Vaulair, basse chantante; Mmes St. Urbain, falcon; Gesmare, mezzo soprano; Feitlinger, chanteuse légère; Pretti Baille, dugazon.

SAISON 1860-1861.—Même direction, même personnel. Mme Brochard prend la place de Mme St. Urbain.

SAISON 1865-1866.—Thioni et Susini, directeurs. Maccaferri, premier ténor; Errani, second ténor; Mancussi, premier baryton; Maria, second baryton; Augustino Susini et Anton Graff, basses; Mmes Angeolina Ghioni, falcon; Pauline Canissa, chanteuse légère; Amelia Patti Strakosch, contralto; Parozzi et Gaphizzi, duègnes.

SAISON 1867-1868.—Alhaiza, directeur. Piccot, premier ténor; Damiari, second ténor; Lechevalier, baryton; Van Hüfflen, première basse; Dupin, seconde basse; Mmes F. Fanchetta, falcon; Lambelle, chanteuse légère; Prévost Séguin, chanteuse légère; Audibert, contralto.

SAISON 1868-1869.—Alhaiza et Calabresi, directeurs. Piccot, premier ténor; Engel, second ténor; Peront, baryton; Van Hüfflen, première basse; Dupin, seconde basse; Mmes Cambier, falcon; Lambelle, Alhaiza, Hasselman, chanteuses légères; Bourgeois, contralto; Gay Cove, duègne; Chauveau, dugazon.

SAISON 1869-70.—Association. Calabresi, directeur. Michot, premier ténor; Ketten, second ténor; Kalletz, second ténor; Dumestre, premier baryton; Thiery, second baryton; Depassio, première basse; Mmes Arnal, falcon; Dupuy, chanteuse légère; Zeiss, contralto; Dumestre, dugazon; Mineur Pottier, duègne; Merglet, seconde basse.

SAISON 1870-71.—Association. Calabresi, directeur. Cazeau, premier ténor; Lefranc, premier ténor; DeKegel, ténor léger; DeKegel, ténor léger; Dumestre, premier baryton; Thiery, second baryton; Castelmarty, première basse; Périer, seconde basse; Mmes Rozes, falcon; Naddi, chanteuse légère; DeEdelberg, contralto; Dumestre, dugazon.

SAISON 1871-1872.—Association.—Calabresi, directeur. Delabranche, premier ténor; Blum, second ténor; Jourdan, troisième ténor; Dumestre, premier baryton; Solve, second baryton; Coulon, première basse; Perier, seconde basse; Mmes Levieilli, falcon; Naddi, chanteuse légère; Goethals, contralto; Durand Hitchcock, chanteuse légère; Dumestre, dugazon.

SAISON 1873-1874.—Canonge, directeur. Gueymard, premier ténor; Gadible, second ténor; Depercy, troisième ténor; Devoyod, premier baryton; Lourde, second baryton; Mayan, première basse; Feitlinger, seconde basse; Dupin, seconde basse;

Mmes Furch, falcon; Madier, falcon; Lagye, chanteuse légère; Gabrielle Moisset, chanteuse légère; Devain, contralto; Carini, dugazon.

SAISON 1874-1875.—Canonge, directeur. Chelli, premier ténor; Gadihle, second ténor; Laurent, troisième ténor; Méric, premier baryton; Dardignac, second baryton; Feitlinger, première basse; De Greef, seconde basse; Mmes Vereken, falcon; De Jolly, chanteuse légère; Liogier, dugazon.

Novembre 1877.—Troupe Pappenheim. Adams, Fritche, ténors; Blum, Tagliapetra, barytons, Adolph, Weigand, basses; Mmes Pappenheim, falcon; Human, chanteuse légère; Gimmenger, dugazon; Adelaïde Philips, contralto; Cooney, duègne.

SAISON 1877-1878.—Durand, directeur. Compagnie Dramatique. Artistes: MM. Veniat, Deligne, Martal, Chamoin; Mmes Heyman, Suzanne Thal, Mazee, Mathilde Leblanc.

SAISON 1879-1880.—Max Strakosch, directeur. Petrovich, premier ténor; Baldanza, second ténor; Lazarini, second ténor; Storti, baryton; Castelmarty, basse; Mmes Singer, falcon; Litta, chanteuse légère; LaBlanche, chanteuse légère; Belocca, contralto; Valerga, Ricchi et Lancaster, dugazons.

SAISON 1880-1881.—DeBeauplan, directeur. Tournié, ténor; Pellin, second ténor; Escala, troisième ténor; Utto, baryton; Jourdan, première basse; Feitlinger, seconde basse; Mlles Delprato, falcon; DeMeric, falcon; Ambre, chanteuse légère; Nina Lablache, chanteuse légère; Pillard, dugazon; Lablache, contralto.



J. GALLIER, JR., Architecte de l'Opéra.

SAISON 1881-1882.—Strakosch, directeur. Giannini et Perugini, ténors; Ciapini et Sweet, barytons; Mancini, basse; Mmes Leslino, falcon; Gerster, Blanche Rosenvehldt, Abbie Carrington, chanteuses légères; Prasini, contralto; Lancaster, dugazon.

SAISON 1882-1883.—Desfosses, directeur. Tournié, ténor; De Ermec, second ténor; Puget, troisième ténor; Delrat, premier baryton; Kastner, second baryton; Jourdan, première basse; Kraitz, seconde basse; Mmes Pachioni et Fouquet, falcons; Hasselman, chanteuse légère; Bernadi, contralto; Geraiser et Bella, dugazon.

SAISON 1883-1884.—Desfosses directeur. Lestellier, premier ténor; Valdejo, second ténor; Richard, premier baryton; Maugé, second baryton; Jourdan, première basse; Bonhivers, seconde basse; Mmes Villenova, falcon; Joanny, chanteuse légère; Vazelli-Jauquet, contralto; Dorsay et Tevini, dugazons.

SAISON 1885.—Mapleson, directeur. Giannini, Cardinali et Vincini, ténors: De Anna, baryton; Cherubini et Pasqualis, basses; Mmes Patti, prima donna; Furch-Madi et Dotti, falcons; Scalchi, contralto; Saruggia et Steinbach, dugazons.

SAISON 1885-1886.—Opéra Bouffe. Durieu, directeur. Caisso, Lefèvre, ténors; Reine et Chamonin, comédiens; Mmes Alice Reine, Caisso, Thale, Aubert.

SAISON 1886-1887.—Maugé, directeur. Van Loe, ténor; Voilequin, second ténor; Maugé, baryton; Vernouillet, basse; Mmes Romaldi, falcon; Derivis et Weyns, chanteuses légères; Rita Lelong, dugazon.

SAISON 1887-1888.—Maugé, directeur. Berger, ténor; Garaud, second ténor; Genin, troisième ténor; Claverie, baryton; St. John, second baryton; Desloyer, basse; Coate, seconde basse; Mmes Rinkley, falcon; Harvey, chanteuse légère; Garelli, contralto; Grandel, dugazon.

SAISON 1888-1889.—Maugé, directeur. Berger, ténor; Lafarge, premier ténor; Peguillon, second ténor; Claverie, baryton; Maugé, second baryton; Pellason, second baryton; Plain, basse; Mmes Lematte, falcon; Harvey, chanteuse légère; Flachet, contralto; Chelyns et Lovely, dugazon.

SAISON 1889-1890.—Maugé, directeur. Furst, Mary, Guille, ténors; Maire, troisième ténor; Salleroy, baryton; Saccareau, second baryton; St. John, basse; Deber, basse; Geoffray, seconde basse; Mmes Dauriac, falcon; Beretta, chanteuse légère; Leavington, contralto; Remy, chanteuse légère; Valgalier, dugazon.

SAISON 1890-1891.—Durieu, directeur. Merritt, ténor; Cottet, second ténor; Bovet, troisième ténor; Cossira, premier ténor; Berger, premier ténor; Coutellier, troisième ténor; Coste, baryton; Salleroy, baryton; Poirier, second baryton; Chavaroché, basse; Sylvain, seconde basse; Stéphane, seconde basse; Mmes Martini et Briard, falcons; Dynah Duquesne et Potel Bernard, chanteuses légères; Cottet, contralto; Plantin, dugazon.

SAISON 1891-1892.—Maugé, directeur. Paulin et Verbeca, ténors; Rosamond et Jahn, troisième ténors; Guillemot, baryton, Bordenoure et Dulin, basses; Mmes Baux, Gaignart et Guillemet, falcons, Priollaud et Vicause, chanteuses légères, Duvivier, contralto, Vallier, dugazon.

SAISON 1892-1893.—Maugé, directeur. Reynaud, Lafarge, Gluck, ténors, Chau-

vreau baryton, Malzac et Hourdin basses, Mmes Lematte-Schweyer falcon, Jau Boyer, Bondues chanteuses légères, Mounier contralto.

SAISON 1893-1894.—French Opera Guarantee Association. Geo. L. O'Connell, directeur. Devillier, Soubeyran, Doléon ténors, Devries, Montfort barytons, Gardoni, Darmand basses; Mmes Tylda-Lafon, Duviane falcons, Lecion, Matsana contraltos, Weldon, Block, Emily Mary chanteuses légères. Opéra Comique: Merly ténor, Fréville premier comique, Constance second comique, Mmes Cognault première chanteuse légère, Lecion seconde chanteuse, DeManteuil Cools Martel troisième chanteuse.

SAISON 1894-1895.—Durieu, directeur. Anasti, Jourdan, Baldy, Carrigues, ténors; Soum, Freich, barytons; Chavaroche, basse; Mmes Laville falcon, Dargison contralto, D'Arcy chanteuse légère, Gerard de Sivert chef d'orchestre.

SAISON 1895-1896.—Charley, directeur. Nestor Massart, H. Prévost, E. Deo, E. Manrick ténors, Henri Albers, Léon Freiche, R. Chateau barytons, Marcel Athes, A. Javid, Gauthel basses; Mmes Fædor, Aimée Pascal fortes chanteuses falcons, Marthe Berthel, Oberthy chanteuses légères, Marthe-Combes, Fremaux-Benati contraltos, Galli, Marie, Andrée Savine, Bellet, Lafeuillade dugazons.

SAISON 1896-1897.—Charley, directeur. Bonnard, Casset, Ansaldi, Gauthier ténors, Dambrine, Salvator, Layolle, Rosel, Bouxmann, Zery-Berenquier; Mmes Lina Pacary, Thérèse Clement, Etta Madier de Montjau, Vadez Valenza, Savine, Frasset, Berthet, Consoli.



MR. PLACIDE CANONGE,
Ecrivain et critique. Directeur de l'Opéra, saisons 1873-74, 1874-75.

SAISON 1897-1898.—Berriél, directeur. Jérôme ténor, Chartan, Genin, Duquesne, Joubatte, Roche, Chais, Balleroy, Lassaille, Bouxmann, Dufour, Douchet; Mmes Talexis, Nina Pak, Bonheur-Chaix, Doux, Montbazou, Kervan, DeGoyon.

SAISON 1898-1899.—Charley, directeur. Opéra: Gibert, Gauthier-Seirack, Richard, Barthe ténors, Gaidan, Godefroy barytons, Bouxmann, Darnaud, Faber, basses, Mmes Fierens, Dalzen fortes chanteuses falcons, Bergès, Pouget, Philipps chanteuses légères, Savine, Muller, Faber dugazons, Marochetti contralto, Fremau mère dugazon. Opérette: Mmes Pouget première chanteuse, Muller, Philipps, Faber secondes chanteuses, Fremau desclauzas; Richard ténor, Godefroy, Faber barytons, Désiré grand premier comique, Juste premier comique, Grévain jeune comique, D'Alessandri maître de ballet, Mlle Villa danseuse noble.

Le théâtre reste fermé de 1899-1900.

SAISON 1900-1901.—Berriél, directeur. Jérôme, Lassalle, Chartan ténors, Bouxmann première basse, Balleroy baryton, Chais, Douchet, Dufour, Genin, Joubatte, Meycelle, Delamarre; Mmes Talexis, Bonheur, Nina Pak, Montbazou prima donna d'opérette, Lesassier, Kerray, Mlle Gilford.

SAISON 1901-1902.—Albert Roberval, directeur. MM. Amalou, Moreau, Paoletti chefs-d'orchestres; Duc, Henderson, Paz, Queyla, Duquesne ténors, Ocellis, Vilette, Robert barytons, Bouxmann, Karloni, Talazac basses, Douchet, Azéma comiques; Mmes Fædor, Brietti falcons, Chambellan, Narici, Rachel Laya chanteuses légères, Deter, Faury dugazons, Berat contralto, Mico mère dugazon, Bolloni maître de ballet, Stella Rossi première danseuse.

SAISON 1902-1903 —Charley, directeur. Jérôme ténor, de Mauroy, Mezy, Sainprey, Bouxmann, Dons, Paz, di Marco; Mmes Fædor, Guincham, Courtenay, Faure, de Rambly, Dartes, Ricordeau.

SAISON 1903-1904.—F. Charley, directeur. A. Lagie, Filochot chefs-d'orchestre. Opéra: Garoute, Mikaelly, Ayrot, Leroux, Gauthier ténors, Layolle, Montfort, Launay barytons, Lussiez, Labriet, Verande, Launay de Windt basses, Montclair, Maillard, L. Mery trials laruelle, Mmes Guincham, Teneski-Lussiez fortes chanteuses, Duperrét-Mikaelly, Frandaz, Packbiers chanteuses légères, Gianoli-Bressler contralto, Dartes, Démonthe, Mico, Fouquet-Verande. Opérette: Mmes Marcelle Olivier première chanteuse, Démonthe, Fouquet-Verande secondes chanteuses, Mico, de clausas; Leroux ténor, Montfort baryton, Montclair grand premier comique, Maillard premier comique, Leo Mery second comique. Ballet: Signor G. Cammarano maître de ballet, Mlle Antoinette Porro première danseuse.

SAISON 1904-1905.—Dramatique. F. Cazelles, directeur. Messieurs Perrin, Bréant, Dorban, Beranger, Cosset, Dane, Roze, Maury, Desplas, Petitbon; mesdames Schuller, Renot, Costard, Daspremont, Millares, Darthies, Desgriny, Derouche, D'Hamy, Darlange, Sartres, Perrin.

SAISON 1905-1906.—Brulatour, directeur. Association Générale: Ferdinand Rey, directeur artistique; Ferdinand Rey, Francotte, chefs-d'orchestre. Lucas, Ansaldo, Leprestre, Registre, ténors. Mézy, Villa, Vialar, Verheyden barytons. Vallier, Baer,

ourgeois, Castellanos basses. Gabel, Bourgeois, Léo Mery, Chatelain comiques. Mmes Galli-Sylva falcons. Walter-Villa, Grandjean-Arard chanteuses légères. Berthe Soyer contralto. Fredax, Van den Berg premières dugazons. Verande seconde dugazon. Fredax, première chanteuse d'opérette. Mico mère duègne. M. G. Belloni, Mlles Stella Rossi, Goeppi, de Castilla premières danseuses.

SAISON 1906-1907.—San Carlo Opera Co.—H. Russell, directeur; Thomas Brulatour, manager. MM. Martini et Constantino, ténors, Segurolo, baryton; Nielsen et Reynes, chanteuses légères, A. Conti, chef-d'orchestre.

SAISON 1907-1908.—Troupe Italienne.—Lombardi, directeur. Angelo Parola, V. Bleletto, G. Malferrari, ténors. A. Arcangeli, G. Pimazzoni, barytons. Chas. P. Wulman, O. Lombardi, L. Bergami, basses. Adelina Padovani, soprano. R. Pizzati, A. Canzio, mezzo soprano. Agide Jacchia, chef-d'orchestre. maître de ballet, D. Manias, Le théâtre reste fermé de 1908 à 1909.

SAISON 1909-1910.—Layolle, directeur. Messieurs Léon Escalais, fort ténor. Zocchi, ténor demi caractère. Nuibo, 1er ténor léger. Delaxe, 2me ténor, 1er d'opérette. Geofroy, ténor d'opérette. Hansatto, baryton de grand opéra. Chadal, baryton d'opéra comique et d'opérette, Coulon, 2me baryton. Huberty, basse noble. Cargue, basse chantante. Lacombe, 2me basse. Leivain, 3me basse. René Gamv, grand 1er comique. Borel, 1er. Grevain, comique marqué, Albert, jeune comique. Mmes Demedy, falcon. Fiérens, mezzo des falcons. Roland, 1re chanteuse légère. Cahuzac, chanteuse légère en tous genres. Sterckman, 1re dugazon. 1re chanteuse d'opérette. Allard, 2me dugazon. A. Méa, mere dugazon. Yvonne Vincent, 3me dugazon. Ballet: Mlles Rachel Fabris, 1re danseuse Etoile. Hansens, 1re danseuse demi-caractère. Codolini, 1re danseuse travestie. Mr. Rizzo, danseur. Vingt danseuses du Corps de Ballet. Quarante musiciens, Quarante choristes, hommes et dames.

SAISON 1910-1911. — Direction Layolle. Fontaine, Morati, Mondey, ténors. Moore, Montano, Combes, barytons. Huberty, Caillol, Vergnes, basses. Mlles Rolland Donalson et Cortez, chanteuses légères. Mlle Scalari, falcon. Bancard, contralto. d'Allessandri, maître de ballet, première danseuse Fabris.

SAISON 1911-12.—Layolle, directeur. Granié, Bruzi, Couval, Ariel, ténors. Closset, Combes, Montano, barytons. Sylvestre, Beckman, basses. Lavarenne, Korsoff, chanteuses légères. Mme Fiérens, contralto. Mlle Beaumont, falcon. Grand 1er comique, Jordanis. Joubert, 1er comique. Zery. Kooks, chef d'orchestre. D'Allessandrie, maître de ballet. 1re danseuse, Opafrens.

SAISON 1912-1913.—Layolle, directeur. Affre, Putzanni, Frances, ténors. Montano, baryton. Mmes Yerna, Charpentier, chanteuses légères. Thiery, falcon. Avelly, contralto. grand 1er comique. Gamy, Joubert, 1er comique d'opérette et d'opéra-comique. Chef-d'orchestre, Allo. 2nd chef-d'orchestre, Francotte.

SAISON 1913-14.—A. Affre, directeur. Administration:—MM. A. Affre, impresario. Noe Cadeau, stage manager. E. Durieu, contrôleur. C. Roche, souffleur. J. Savini, chef machiniste. Robert de Lapouyade, artiste scénique. L. E. Neel, electricien. M. Variol, coiffeur. Louis Godin, chef figurant. Artistes du chant:—MM. Dobbelaer, 1er chef d'orchestre. Noé Cadeau, régisseur général. Kumps, 2me chef d'orchestre. Affre, De Lerick, Coulon, ténors, Mezy, Kairiva, Combes, barytons. Caravia, Bernard, Branet, basses. Le Temple, grand 1er comique. Mmes Lavarenne, Manse, chanteuses légères. Lise Brias, falcon. Dalcia, contralto. Ruiss, 1re dugazon, 1re chanteuse d'opérette. Ballet: M. de Vandelaer, maître de ballet. Mlle Annina Traverso, 1re danseuse noble.

Découverte de la Louisiane.

L'histoire de la Louisiane commence à la fin du dix-septième siècle, au déclin d'un règne qui fit donner à celui qui en fut comme la personnification le titre de *Roi Soleil*.

Pendant que la royauté s'abîme dans les orgies de la Régence et des maîtresses de Louis XV, pour finir sur l'échafaud avec Louis XVI, la vaste étendue de terre qui fut appelée plus tard *Louisiane* en honneur de Louis XIV se développe lentement mais sûrement à l'ombre du drapeau français.

Malgré l'occupation espagnole et quoique vendue aux États-Unis par Napoléon I, en 1803, la Louisiane n'en continue pas moins à être *Française* de cœur et de sentiment jusqu'à la guerre de sécession. A cette époque tout change. L'Anglo-Saxon devenu, du jour au lendemain, maître et seigneur de ce territoire fertile impose à ses habitants, sans plus de façon, et ses lois et sa langue.

Telle est, en un mot, l'histoire on ne peut plus intéressante, au point de vue français, d'un pays auquel les événements en se déroulant vont donner couleur et vie.

La Louisiane qui a été, sans contredit, un des plus beaux fleurons de la couronne de France, fut foulée aux pieds, pour la première fois, par Hernando de Soto, un Espagnol.

Ce gentilhomme qui arriva en 1541 sur les bords du Mississipi, mourut l'année suivante. Son corps, enfermé dans un tronc d'arbre, fut jeté par ses compagnons de voyage dans les eaux du "grand fleuve".

Cent trente ans plus tard, le Rév. Père Marquette et Joliet, un marchand de Québec, descendaient le Mississipi. Ces découvertes successives n'auraient été probablement d'aucun profit pour la France si Robert Cavelier de la Salle, né à Rouen en 1640, n'eut demandé au comte de Frontenac la permission d'explorer un fleuve qui, selon lui, devait offrir en le remontant, quelques moyens de communication avec la Chine.

Au printemps de 1679, La Salle, accompagné de 40 soldats, de trois moines et du Chevalier de Tonti, commença son voyage d'exploration. A la fin de janvier 1682 il côtoyait les rives du Mississipi, et le 7 avril de la même année il lui était donné de contempler le golfe du Mexique.

Peu de temps après La Salle prenait possession du fleuve et des terres environnantes au nom du Roi de France.



Premier établissement français en Louisiane.

La mort de La Salle, assassiné le 19 mars 1683, par un nommé Dubaut, dans le Texas: bien loin de décourager l'esprit noble et chevaleresque des gentilhommes de cette époque, enflamma leur courage,

Un jeune officier français, Lemoyne d'Iberville, obtint du comte de Pontchartrain la permission de venger la mort de l'illustre explorateur.

Sur ces instances, le ministre donna au brillant officier deux frégates de trente canons et deux bâtiments.

Iberville, dans cette expédition lointaine, était accompagné du comte de Sugères et de ses deux frères, Sauvolles et Bienville. Parti de la Rochelle en 1698 avec sa flotte, renforcée à Saint-Domingue par un vaisseau de cinquante-trois canons commandé par Château Morand, Iberville arrivait le 30 mars de cette même année à l'extrémité orientale d'une baie appelée depuis *Baie de Biloxi*, du nom des indiens qui habitaient dans les environs.

Le premier soin d'Iberville en débarquant sur cette partie du continent américain fut d'élever un fort et tout autour des maisons en bois dans lesquelles les premiers colons du pays vécurent de privations jusqu'en 1718.

Iberville mourut le 22 juillet 1701, regretté de tous ses compagnons.

Sous l'administration de Bienville, qui succède à son frère, et jusqu'en 1712, la colonie naissante passe par toutes sortes d'infortunes; la misère la plus sordide talonne les conquérants de cette Louisiane qui, après deux siècles d'existence peut être, à juste titre, considérée comme un des Etats les plus fertiles de la "Grande République Américaine."

La fondation d'un hôpital, l'arrivée en 1705 d'un vaisseau de France commandé par Chateaugné, frère de Bienville, l'envoi bientôt après de 65 soldats, de 23 filles et de 2 prêtres ne changeant en rien la triste condition dont nous venons de parler.

Un recensement pris le 25 février 1708, par ordre de M. Diron d'Artagnette, commissaire ordonnateur, porte la population de Biloxi à 122 soldats et 157 habitants, logés dans 80 maisons en bois.

En 1712, Cadillac et de Lépinay succèdent temporairement à Bienville.

Deux événements marquent l'année 1717: M. de Lépinay cède les rênes du gouvernement à Bienville, Crozat transmet à la Compagnie des Indes le monopole commercial de la Louisiane. Ces deux faits en eux-mêmes de peu d'importance pour les pauvres hères qui depuis dix-neuf ans vivaient de privations à Biloxi, permirent, à Bienville d'exécuter un projet que depuis longtemps il caressait: Porter ailleurs dans un site plus propice le siège de cet Etat naissant.



LA NOUVELLE-ORLEANS.

Située à 107 milles de l'embouchure du Mississipi, à 1,377 milles de New-York et à 4,800 mille du Havre et de Liverpool, la Nouvelle-Orléans telle qu'elle est bâtie, avec ses débouchés sans nombre, les richesses incalculables du sol vierge encore des campagnes qui l'entourent, est appelée à devenir un centre commercial florissant. **Te^l** n'était pas pourtant le cas en 1718: à peine habitée, dévastée à chaque instant par des fléaux sans nombre, des ouragans, des inondations, des incendies désastreux, cette ville eut des commencements fort pénibles.

Bref et quoi qu'il en soit, le coin de terre où Bienville établit en 1721 ses quartiers généraux, offrait déjà en 1720, à M. de la Harpe, les moyens de se reposer après son expédition sur la Rivière Rouge, et à la Compagnie des Indes un point de ralliement nullement à dédaigner.



Une église, un hôpital, de 150 à 200 maisons, et quelques navires mouillés dans le port donnaient déjà un aspect sinon joyeux tout au moins décoratif à ces lieux encore déserts, lorsque le 11 septembre 1722 un ouragan terrible détruisit non seulement l'église et l'hôpital, mais tout aussi bien trente logis. Ce malheur jeta la consternation parmi les habitants qui, l'année suivante, devaient, à peine installés de nouveau, souffrir de la dépréciation des affaires.

Au dire de certains écrivains, voici l'aspect de la Nouvelle-Orléans en 1721: Divisée par les soins de M. de Paujer, ingénieur de mérite (envoyé en Louisiane pour aider M. de Latour dans ses travaux), en carrés égaux de 300 pieds, formant un parallélogramme de 4,000 pieds d'étendue, sur 1,800 de profondeur, la Nouvelle-Orléans avait en 1726, une apparence des plus disgracieuses. Un amas de cabanes à peine recouvertes de quelques feuilles de palmiers, et construites dans des marées où reptiles et mousti-

ques abondaient, ne pouvaient inspirer beaucoup d'attraction. Quant à la population, composée tout au plus de 2,000 habitants, elle offrait un tableau écœurant. S'il est vrai de dire que quelques rares officiers français et canadiens vivaient sobrement dans le sein de leur famille, tout le reste du peuple, composé de soldats, de mineurs, de coureurs de bois, de galériens même, vivaient pêle mèle sans aucune ambition, s'adonnant au jeu et aux vices les plus révoltants.

La vérité nous oblige pourtant à dire que l'audace de Law et de ses spéculations financières contribuèrent à la prospérité de la Louisiane, en attirant dans son sein toute une armée d'artisans et de fermiers. Qu'on juge plutôt: Au moins de juin 1718 trois navires arrivaient en Louisiane avec plus de 700 passagers. L'année suivante deux navires jetaient de nouveau l'ancre dans les eaux du Mississipi. Le 3 janvier 1721 un navire de la Compagnie arrivait avec 300 colons. Quant aux forces de terre, elles furent portées, pendant cette période de développement, à 20 compagnies de 30 hommes chacune. C'était peu, il est vrai, pour résister aux sauvages qui harcelaient sans cesse nos avant-postes, oui certainement, mais comme à toute chose il faut un commencement, on ne peut nier que les efforts tentés pour protéger la Nouvelle-Orléans et ses dépendances n'aient été considérables, si on prend en considération les difficultés de toutes sortes qui assaillirent alors les nouveaux colons.

Quelques années plus tard, les autorités passèrent un contrat avec les Ursulines de Rouen qui, en arrivant en Louisiane, prirent soin de l'éducation des jeunes créoles. Les bonnes sœurs amenaient avec elles un chargement de jeunes filles, cette fois respectables, auxquelles les autorités avaient donné quelques hardes enfermées dans une malle, ce qui leur valut le surnom de "Filles de la Casette."

Un autre élément, non moins important, entre ici en cause; c'est l'élément nègre, grâce à l'Angleterre qui n'a jamais dédaigné de faire trafic de la chair humaine.



Place Jackson, Cabildo dans le fond.

Le nègre fut importé en Louisiane des côtes de la Guinée. Bien que la charte octroyée au sieur Crozat lui permit d'introduire le nègre en Louisiane, le marchand ne s'en soucia pas. En 1712 il n'y avait encore en Louisiane que vingt nègres. La Compagnie des Indes en importa de 400 à 500 par an.

Vendus tout d'abord au prix de 150 dollars chacun, les nègres augmentèrent de valeur à mesure que la culture prit de l'extension. Les esclaves cultivaient les champs, l'ouvrage de l'intérieur leur était confié. On assure même que certaines dames vivaient grandement avec le revenu de quelques négresses qu'elles louaient aux bourgeois. Si nous nous en rapportons au "Code Noir," publié en 1724, un nègre qui se sauvait de chez ses maîtres recevait de cent à deux cents coups de fouet; c'était la loi, à moins qu'il ne plut au maître de l'adoucir.

Tels sont les éléments qui constituent la première génération de la race Louisianaise.

L'histoire de la Louisiane peut être divisée en quatre parties:

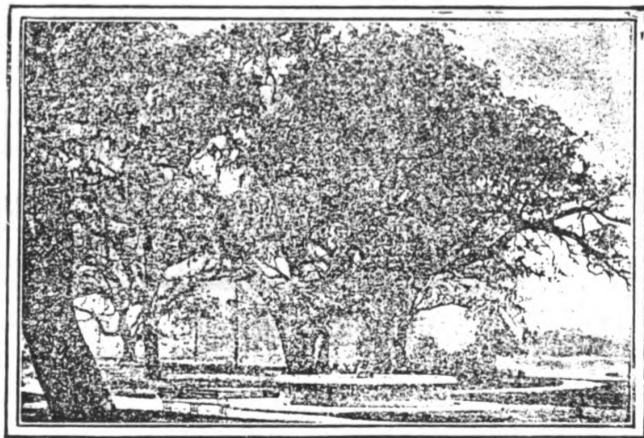
"Domination Française—De 1699 à 1767.

Domination Espagnole—De 1767 à 1803.

Domination Française—Du 30 novembre au 20 décembre 1803.

Domination Américaine—De 1803 à nos jours."

Quant à l'histoire de la Nouvelle-Orléans, depuis le commencement du 19^{me} siècle, elle peut être résumée ainsi qu'il suit: La Ville du Croissant qui a eu à subir mille fléaux—inondations, épidémies, guerres civiles—est aujourd'hui une des principales cités de l'Union, grâce à l'indomptable volonté de ses habitants. Le dernier recensement porte sa population à 350,000 âmes. Des Français résidant en Louisiane, voici ce que nous pouvons dire: Ils ont hérité des principes d'honneur et de loyauté qui ont caractérisé la conduite des premiers colons louisianais.



Vue du Parc de Ville.

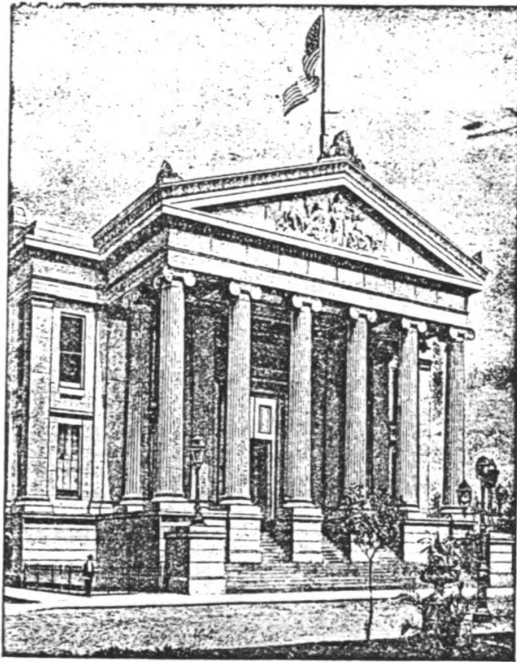
La Créole en Louisiane.

Point n'est besoin pour parler de la femme créole de mettre des manchettes en dentelle, et encore moins de se servir d'une plume d'or, comme a semblé l'insinuer un Louisianais de marque, nous avons nommé François Tujague; il suffit, à notre point de vue, de laisser courir sur le papier le meilleur de son cœur pour en tirer un portrait ravissant.

Peu importe la plume dont on se servira, cette plume obéissante ne demandera qu'à écrire la vérité, la vérité à propos d'un être que Dieu, en sa bonté infinie, a comblé de qualités dont la moindre est encore sans contredit l'amour intense de la Créole pour ses enfants.

La Créole qui puise dans son origine latine l'amabilité, un prestige enchanteur et un esprit vif et primesautier, a une nature aimante et expansive qui rejette bien loin les quelques défauts, qui cessent d'être des défauts si on prend en considération le beau ciel et la végétation luxuriante dont son berceau a été environné.

La Créole est nonchalante, direz-vous? très bien, nous l'admettons, mais qu'importe, si cette nonchalance ajoute à sa physionomie une expression de tendresse lan-



L'Hôtel de Ville, construit en 1850. Gallier, Architecte.

goureuse, dont nous autres hommes ne dédaignons point l'effet dans la personnalité de celle dont le moindre sourire, est comme la plus grande compensation à nos travaux quotidiens.

La Créole, qui reste jeune en dépit des ans, porte en elle comme un reflet divin du paysage enchanteur, apanage des beaux pays des tropiques.

Musicienne dans l'âme, la Créole, composée bien souvent de trois races distinctes auxquelles le monde doit la civilisation, élève, sans presque s'en douter, l'âme du sexe fort vers la voûte azurée, en un incomparable hymne de louanges pour l'Être Suprême, qui s'est plu à combler de toutes ses faveurs nos futures compagnes.

Si le temps n'est plus où une Créole se faisait éventer par deux petits négrolons, dont une demi-douzaine peut-être épiaient ses moindres mouvements, la femme n'a pas pour cela changée; elle a gardée malgré tout et contre tout le cachet de distinction qui lui permet de supporter, de nos jours encore, la comparaison avec la plus gracieuse des filles d'Eve.

Si elle n'a plus, pour relever un mouchoir de fine batiste, comme l'écrivait une de ses soeurs en 1884, vingt serviteurs à ses côtés; la Créole pratique aujourd'hui les fortes vertus que la déplorable guerre de sécession est venue généraliser. Le malheur et l'infortune ne l'ont point changée, ou plutôt ces calamités l'ont changé à son avantage, démontrant que cette enfant, produit d'une oasis charmante, portait à l'état latent, au sein de l'opulence, une qualité plus avantageuse, plus précieuse encore que toutes celles que nous avons énumérées; une noblesse extinctive de fortitude morale et physique qui lui a gagné l'estime de ses ennemis eux-mêmes.

J. G. DE BARONCELLI.

RÉPERTOIRE.

Avant de terminer, qu'il nous soit permis de fournir à nos lecteurs le répertoire de cette saison jusqu'au 6 janvier 1914:

Opéras et Opéras Comiques—Aïda, La Bohème, Guillaume Tell, La Juive, Les Huguenots, Samson et Dallila, Manon, La Tosca, Sapho, Thaïs, Faust, Mme Butterfly.

Opérettes—La Belle Hélène, Les Filles Jackson, Le Voyage en Chine, Les Mousquetaires au Couvent, La Fille de Mme Angot.

M. Affre nous a donné, cette saison, une troupe homogène, artistique, qui ne le cède en rien aux troupes qui depuis 4 ans ont défilé devant les yeux d'un public connaisseur. L'Association de l'Opéra, en donnant à cet impresario, sur sa demande, le théâtre pour deux ans, a reconnu les efforts qu'il a faits pour nous plaire. Que demander de plus, sinon faire des vœux pour que les acteurs et actrices que nous avons applaudis cette année nous reviennent l'année prochaine.

**RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library**

or to the

**NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
University of California**

Richmond Field Station, Bldg. 400

1301 South 46th Street, Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

To renew or recharge your library materials, you may
contact NRLF 4 days prior to due date at (510) 642-6233

DUE AS STAMPED BELOW

SENT ON ILL

NOV 09 2011

**U.C. NRLF
SENT ON ILL**

FEB 24 2012

U.C. NRLF

DD20 12M 5-11

Series 2373

